
Procès-verbal de la fête de la Raison célébrée par la société populaire de Corbeil avec le discours intégral d'éloge funèbre à Marat et les paroles des chants patriotiques, lors de la séance du 30 pluviôse an II (18 février 1794)

Citer ce document / Cite this document :

Procès-verbal de la fête de la Raison célébrée par la société populaire de Corbeil avec le discours intégral d'éloge funèbre à Marat et les paroles des chants patriotiques, lors de la séance du 30 pluviôse an II (18 février 1794). In: Tome LXXXV - du 26 pluviôse au 12 ventôse an II (14 février au 2 mars 1794) pp. 180-186;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1964_num_85_1_31965_t1_0180_0000_4

Fichier pdf généré le 15/05/2023

La liberté, l'égalité, la république une et indivisible; tels sont nos vœux.

Guerre aux tyrans, la victoire ou la mort, voilà nos serments. »

LEMIRE (*présid.*), MOLIN (*secrét.*),
GIROUX (*secrét.*).

11

La société populaire de Corbeil adresse le procès-verbal de la fête de la Raison, qu'elle a célébrée le 10 frimaire dernier; elle y joint l'éloge funèbre de Marat.

Mention honorable, insertion au bulletin, renvoi au comité d'instruction publique (1).

[*P.V. de la fête du 10 frim. II*] (2)

Le dix frimaire, la société populaire de Corbeil ayant concouru de tout son pouvoir à l'anéantissement du fanatisme, voulant en montrer sa joie et rendre son respectueux hommage à la Raison; désirant célébrer sa fête, et solennellement faire l'inauguration des bustes des martyrs de la Liberté, elle s'était empressée de prier un vrai montagnard, un fidèle défenseur de la Liberté, alors en mission à la fabrication des assignats à Essonnes, le citoyen Giraud représentant du peuple et le citoyen Niel, commissaire national au même lieu, qui est également connu par son civisme et les lumières qu'il a propagées, pour partager l'enthousiasme civique de tous les citoyens.

La société populaire, ne s'occupant aussi que du soin d'embraser tous les cœurs du feu sacré de la raison, de la liberté et de l'égalité, avait cru devoir inviter les 86 communes du district de Corbeil, à députer dans leur sein plusieurs citoyens, pour venir fraterniser avec elle, et concourir aux grâces qu'elle rendrait à la Nature, à la raison, de tous leurs bienfaits, et au bonheur qu'elle goûtait.

Tous les vœux de la société ont été remplis; le représentant du peuple, le commissaire national, toutes les communes, toutes les autorités constituées ont accouru se joindre à elle pour célébrer la fête qu'elle avait préparée avec autant d'ardeur qu'elle avait plaisir.

Dès la veille, une salve d'artillerie annonça le jour mémorable où les républicains de Corbeil, et le Représentant, le Commissaire national et les députés des communes, devaient tous ensemble rendre hommage à la divinité de la Nature et à la philosophie.

Le même jour, 9, la société tenant sa séance, le citoyen Desmarets, membre de cette société, ayant demandé la parole, a prononcé le discours suivant, qui a été souvent interrompu par des applaudissements, et par les cris chéris et universels de Vive la République! Vive la Montagne!

(1) P.V., XXXI, 349. Bⁱⁿ, 30 pluv. (suppl').

(2) F^{ic} III 11 (Seine-et-Oise). Lettre d'envoi datée du 23 pluv. et signée DANCOURT (*présid.*), SORON (*secrét.*).

Citoyens,

Assemblés pour célébrer la mémoire du plus ferme soutien de la Liberté et de l'Egalité, rappelons-nous ce qu'il a fait et ce qu'il fut.

Marat, incorruptible ami du peuple, consacra sa vie au soin de l'éclairer, le défendre, et l'avertir des complots qu'on tramait contre sa liberté.

Les plus ténébreuses machinations n'échappaient point à son œil pénétrant. Combien de fois fit-il pâlir le tyran sur son trône, en publiant les plus secrètes conspirations?

Le despotisme alarmé voulut acheter son silence: des monceaux d'or lui furent offerts; Marat ne se contenta pas de les mépriser, il dévoila avec un nouveau courage les intrigues de ceux qui avaient tenté de le séduire.

Alors les terreurs d'une cour perfide redoublent; le traître La Fayette, digne ministre, de ses fureurs poursuit Marat; le lâche déploie l'appareil formidable d'un siège pour investir sa maison; mais les mesures les efforts du scélérat échouent devant le génie du grand homme; Marat échappe aux recherches de son méprisable ennemi.

Jusque là il avait sacrifié sa fortune et son repos aux précieux intérêts du peuple; il fait plus, il y sacrifie sa liberté, en descendant dans des souterrains où le soleil ne pénétra jamais; et là, livré tout entier au soin de sauver sa patrie, ses brûlants écrits s'élançant du sein de la terre, comme les foudres d'un volcan; mais par un double effet, en même temps qu'ils échauffent, élèvent et fortifient l'âme des patriotes, l'aristocratie en est pulvérisée.

Enfin les tyrans font un affreux et dernier effort pour nous asservir; des milliers d'assassins se rendent par des détours au palais infernal, où les instruments meurtriers sont déposés en secret; la trahison nous y attire, et la mort nous y attend, mais le saint enthousiasme dont Marat a rempli tous les cœurs, nous fait surmonter les dangers.

Le fer, le feu, des tourbillons de fumée, des monceaux de cadavres n'arrêtent point nos pas; c'est en les traversant que nous pénétrons dans l'ancre du crime, et que nous y exterminons les monstres qui s'étaient livrés à la barbare joie de nous exterminer.

Les traîtres, les esclaves qui échappent au fer vengeur des patriotes se cachent; la Liberté triomphe, le despote est dans les fers.

O jour à jamais mémorable.

Marat sort des entrailles de la terre; le peuple, ivre de joie, bénit son ami, son défenseur, et le place au nombre des juges du Tyran.

Arrivé dans le Sénat auguste, l'infatigable ami du peuple ne se borne pas aux pénibles travaux que son poste exige; le jour il s'y livre sans réserve; mais son amour pour la liberté lui donne la force de surmonter la nature, qui a consacré la nuit au repos; il éloigne le sommeil de sa paupière, pour continuer l'occupation la plus chère à son cœur; et, sans relâche, il combat le fanatisme, dévoile, poursuit les conspirateurs et les traîtres: aucuns n'échappent à la finesse de son observation; en effet elle était telle que, dans un siècle moins éclairé, on l'eût proclamé Prophète.

Cependant, au sein de la Convention s'élève une faction impie, qui forme des projets liberticides; l'ami du peuple les pénètre; les conspi-

rateurs effrayés se disent : *Perdons Marat, si nous ne voulons pas qu'il nous perde.*

Aussitôt ils invoquent la calomnie, cette fille de l'Enfer les abreuve de ses plus noirs poisons, et leurs bouches impures les distillent avec tant d'art, que leurs venins se communiquent avec la rapidité de l'éclair : mille voix prononcent anathème sur la tête de Marat; mais Marat conserve au milieu de l'orage cette sécurité qui n'appartient qu'à la vertu.

Alors ses ennemis déconcertés cherchent, dans les preuves mêmes de son plus ardent patriotisme, les preuves de ses prétendus crimes; et après avoir interprété, commenté, envenimé une de ses phrases ils demandent à grands cris un décret d'accusation contre lui ses amis épouvantés répondent que s'il est prouvé que l'écrit existe il n'est pas encore prouvé que l'Ami du peuple en soit l'auteur. Marat interpellé voit la profondeur de l'abîme que la haine a creusé sous ses pas; mais dans son âme honnête l'excès du danger ne justifie point la dissimulation : jamais, dit-il, le mensonge ne profana mes lèvres; quel que soit le crime que mes ennemis veulent trouver dans cet écrit, je le déclare il est de moi. A ces mots, les scélérats qui veulent sa tête poussent des hurlements épouvantables. Qui aurait pu voir sans effroi cette lutte horrible du crime et de la vertu ? On demande l'appel nominal; la crainte et l'espérance enchaînent la respiration des spectateurs; on compte les voix : silence ! Marat est déclaré pur; la majorité n'est pas corrompue.

La rage des traîtres est au comble; mais leur affreux projet, pour être échoué, n'est point abandonné; ils prennent des mesures plus perfides et plus sûres. Après avoir éloigné, par différents moyens, les vrais républicains du sein de la Convention, ils s'y rendent tous; alors le crime l'emporte : Marat est décrété d'accusation.

Le peuple, tremblant pour son ami, se porte en foule au Palais de Justice; le redoutable tribunal s'assemble; on voit les spectateurs, la bouche entr'ouverte et le front glacé, attendre dans un morne silence l'arrêt que Thémis va porter. Citoyens, calmez vos craintes ! la vérité paraît, le mensonge fuit; écoutons : c'est la voix sonore de l'équité qui se fait entendre; elle prononce : Marat est innocent.

Mille cris d'allégresse font retentir les airs; le peuple se presse, entoure son ami, l'élève dans ses bras et le porte en triomphe au sein du Sénat. Là, Marat couvert d'applaudissements, va reprendre au midi de la Montagne la place que la gloire lui a marquée.

Qui pourrait peindre le trouble, la confusion, la rage frémissante des conspirateurs ? Ah ! le contentement, la joie vive et pure, l'ivresse des Républicains, peuvent seuls les égaler.

Mais cette faction criminelle ne perd pas encore l'horrible espérance qu'elle a conçue de donner des fers à sa patrie; ses trames, ses complots forment un dédale où l'on se perd dans des milliers de routes inconnues : mais tremblez, misérables ! Marat en a saisi le fil; son œil perçant vous y suit, et votre supplice s'apprête. Déjà ils le pressentent, le craignent; l'idée de Marat les effraye; sans cesse il se présente à leur imagination troublée, armé de la preuve de leur trahison. Pour se délivrer des tourments que ce nom redoutable leur fait éprouver, il

faut que Marat périsse; il le faut, et sa mort est jurée. Mais quel bras employer ? Qui pourra consommer un si grand crime ?

C'est au fond d'un département, où leurs infernales machinations avaient déjà porté la révolte, qu'ils vont rechercher l'instrument propre à servir leur fureur; et c'est avec l'arme dangereuse et terrible de la persuasion, qu'ils font passer dans la tête échauffée d'une femme leur sanguinaire projet. Séduite, égarée par leur funeste éloquence l'ami, le défenseur du peuple tombera sous ses coups; elle en a fait l'exécrable serment.

Arrête implacable furie ! dans quel sang précieux vas-tu tremper tes mains cruelles ?

La barbare, la perfide, se fraye par un crime le chemin qui doit la conduire au crime. O comble de noirceur ! c'est en intéressant le cœur qu'elle va percer, qu'elle arrive à lui. *Je suis malheureuse*, écrit-elle à Marat; *vous êtes le refuge des infortunés, ne refusez pas de m'entendre.*

Marat cherchait dans les eaux salutaires d'un bain à rafraîchir son sang brûlé par le travail et les veilles, quand il reçoit ce fatal billet. *Elle est malheureuse*, dit-il, *ah ! qu'elle vienne, je la consolerais.*

Elle entre; la candeur est sur son front, mais l'enfer est dans son âme. Sa victime est sans défense; elle la contemple d'un œil satisfait, lui parle des révoltés du Calvados, de leurs progrès, feint d'en être alarmée; et, pendant que Marat cherche à la tranquilliser, elle mesure le coup affreux qu'elle a juré de ne pas manquer. Le monstre ! elle le tient son horrible serment, et, d'une main forcée elle perce le sein à notre ami, à notre véritable ami, qui s'écrie : je me meurs ! On accourt; il est mort.

Marat est mort ! ce cri lugubre se prolonge, et couvre Paris de deuil : les conspirateurs jouissent, tandis que, la douleur dans l'âme, le front consterné et les yeux humides, le peuple accompagne le char funèbre qui porte dans la nuit du tombeau les restes précieux de son ami.

Enfin, Marat redescend dans son souterrain; sa cendre y repose; les honneurs du Panthéon l'attendent, et sa mémoire est vengée.

Mais, Citoyens, Marat ne nous est pas ravi tout entier, puisqu'il nous laisse un grand exemple à suivre et ses vertus à imiter.

Marat aima, idolâtra sa patrie; il combattit sans relâche pour la cause de la Liberté, de l'Egalité; il fut juste, désintéressé, sobre, laborieux; son nom portait la terreur dans le cœur des méchants, en même temps qu'il faisait l'espérance des bons.

Citoyens, le temps n'est plus où l'erreur et la superstition tenaient lieu de vertus; cette fille du mensonge avait détruit les mœurs, elle est détruite à son tour; et les mœurs vont renaître. Marat, du séjour des âmes pures, jouit de cet heureux changement : il pouvait seul nous rendre de vrais républicains.

Jurons donc tous par lui, par Lepeletier, par leurs mânes révéérés, d'aimer la patrie, de défendre la Liberté, l'Egalité, de chérir, de pratiquer la vertu; de fuir, de détester le vice, et mériter par là le plus désirable des biens, celui d'une conscience pure et d'une âme vraiment républicaine.

L'assemblée fait le serment, et l'orateur reprend : l'ombre de Marat, celle de Lepeletier sont au milieu de nous; elles ont reçu notre serment.

Vive la République !

Après cet éloge funèbre, le citoyen Desmarets a chanté, en l'honneur de Marat, les couplets qui suivent :

AIR : *Charmante Gabrielle.*

En cette auguste fête,
Français signalez-vous;
Du fond de sa retraite
Marat vient parmi nous :
que son brûlant génie
porte en nos cœurs
l'amour de la patrie
et ses ardeurs.

Marat incorruptible,
fut toujours vertueux;
et son âme sensible
voulait qu'on fût heureux.
Il avait pour déesse
La Liberté,
et pour toute richesse,
l'Egalité.

Il ébranla le trône
du fond de son caveau.
Minerve sa patronne
dirigeait son cerveau.
Aussi craint que la foudre,
il a cent fois
pensé réduire en poudre
sceptres et rois.

Traîtres, brigands, perfides,
vous poignardez Marat.
Et vos bras parricides
sont pour l'assassinat.
Ah ! tous les patriotes
le vengeront;
oui, les vrais sans-culottes
en jureront.

Au temple de mémoire
son nom sera gravé;
par l'honneur et la gloire
il sera conservé.
On lira ce distique;
L'heureux Marat,
Mort pour la République,
toujours vivra.

La société a vivement applaudi à l'éloge funèbre et aux couplets, et en a ordonné l'impression.

Le dix, jour de la fête, douze coups de canon, tirés dès six heures du matin, indiquèrent que nous étions arrivés à l'heureuse époque où le peuple français était véritablement libre.

A neuf heures le représentant du peuple, le Commissaire national et le président de la Société, furent conduits à la place de la Halle par divers citoyens, ayant à leur tête une musique guerrière. Là, un peuple innombrable se rangea sur deux lignes; les hommes et les femmes de tous les pays étaient indistinctement, se tenant sous le bras comme de bons amis et de bons frères; au milieu d'eux on vit arriver un groupe de blessés; la déesse de la guerre, représentée

par une citoyenne grande, belle, vertueuse, décorée des attributs de la guerre, portée en triomphe par quatre militaires, entourée de quarante guerriers, et derrière un trophée d'armes.

Ensuite, à douze pas, quatre femmes portaient un grand vase et deux à côté y répandaient de l'encens à chaque pose.

Six pas plus loin, était une femme aimable et patriote, représentant la Liberté, portée par quatre citoyens; sous les pieds de la Liberté, on remarquait des sceptres, des couronnes brisées et différents attributs qui annonçaient la superstition terrassée; de chaque côté étaient des vestales.

Douze pas après, on voyait les bustes de Marat, Lepeletier, Brutus et Rousseau, portés chacun par quatre vestales, et entourés de plusieurs autres.

Au milieu de ces bustes, était un vieillard portant les Tables de la Loi.

Après étaient les jeunes enfants, au milieu desquels quatre portaient sur un autel antique quatre couronnes civiques.

Plus loin, venait une charrue, sur laquelle était un vieillard, ayant sur la tête une couronne d'épis et de feuilles de chêne; des deux côtés huit semeurs avec une faucille à la main et une poignée de blé, et derrière était un groupe d'agriculteurs.

Le tout était précédé de la musique, et immédiatement du Représentant du peuple, du Commissaire national et du Président de la société populaire.

Dix coups de canon ont indiqué l'ouverture de la marche. Dans cet ordre, tout a marché avec une règle admirable, dans toutes les rues de Corbeil; et de suite on s'est rendu au champ de l'Union, où était élevé l'autel de la Liberté. La Guerre et la Liberté, telles qu'elles étaient accompagnées dans la marche se sont placées sur deux façades de l'autel; sur les quatre coins ont été posés les bustes; au milieu et sur les plus hauts degrés étaient le Représentant du peuple, le Commissaire national et le Président de la Société.

Jusqu'à ce moment, tout le peuple avait chanté des hymnes patriotiques; son âme semblait prendre une nouvelle vie; alors Tournant, président de la Société populaire, demanda la parole; un grand silence se fit et tout le monde entendit et partagea de bon cœur ses sentiments; des applaudissements et mille cris de Vive la République ont couronné son discours. Il était ainsi conçu :

Citoyens,

Elle est donc arrivée l'époque mémorable du triomphe du peuple !

Citoyens, prenez-y garde, ce n'est que depuis quelques jours que vous êtes véritablement libres; car celui-là était encore esclave, qui ployait le col sous le joug honteux de la superstition; et naguère le prestige et le mensonge exerçaient une partie de leur empire.

Lorsqu'en 1789, nous secouâmes les fers qui nous flétrissaient depuis tant de siècles, nous crûmes les avoir brisés; et pourtant nous n'avions fait que les changer de place, nous les avions soulevés des endroits qu'ils nous avaient meurtris, pour les laisser retomber ailleurs.

La Bastille s'écroula avec fracas; mais le trône,

mille fois plus hideux que les bastilles, restait sur pied; et, à l'ombre de cette machine infernale; inventée pour le malheur, le désespoir et la perte des nations, se formait de toutes les ligue, la plus funeste pour notre liberté.

Le monstre qu'on appelait roi, les vampires qu'on appelait agents du gouvernement, les imposteurs qu'on appelait prêtres, les lâches qu'on appelait nobles, les riches égoïstes, les faux savants même; toutes ces hordes ambitieuses, avares, orgueilleuses, tyranniques, travaillaient de concert à river de nouveau nos chaînes, et cette conjuration était d'autant plus dangereuse qu'elle se composait naturellement d'une foule d'intérêts particuliers, tous également opposés à l'intérêt commun du peuple.

Le 10 août vit tomber le trône, et avec lui l'imbécile tyran qui l'occupait. Cet ouvrage sublime et dont la mémoire passera aux siècles les plus reculés, fut celui des sans-culottes; alors seulement nos chaînes se rompirent et tombèrent véritablement.

Mais l'autel, élevé à l'inintelligible et absurde révélation par les mains intéressées de l'imposture; l'autel, complice éternel des crimes et des forfaits du trône subsistait et semblait braver la vérité à la honte de la raison. Le sacerdoce, tout dégoutant du sang de tant de victimes innocentes et infortunées, sacrifiées à sa haine ou à sa cupidité, avait besoin du despotisme pour prolonger et soutenir son existence. Tôt ou tard il nous eût ramenés sous la tyrannie d'un despote; et la Liberté n'eût été que précaire et incertaine si le culte superstitieux et ses prêtres fanatiques avaient continué de subsister.

Le génie du peuple français, armé du flambeau de la raison, porta enfin ses regards étincelants sur cette idole jadis si terrible, et, d'une main hardie, il la renversa dans la poussière. Sa chute étonnante et presque inconcevable découvrit sa fragilité et son néant; et les hommes libres, étonnés eux-mêmes de leur propre ouvrage, furent honteux et confus d'avoir si longtemps craint et redouté un fantôme vain et ridicule.

Elle est donc véritablement conquise, cette Liberté sainte puisque le trône du despotisme et l'autel religieux de l'imposture sont également renversés et anéantis.

Fille de la nature! Liberté bienfaisante! tu n'as plus d'ennemis parmi nous, et toi seule désormais recevras nos hommages.

C'est pour toi que ce Romain immortel brava la puissance odieuse des rois, et qu'il fit couler le sang de ses propres enfants.

C'est pour toi qu'un autre Romain du même nom plongea un poignard dans le sein de son père.

C'est à toi que ce philosophe sensible consacra ses veilles, c'est pour toi qu'il souffrit une longue et douloureuse persécution, et qu'il déposa dans un ouvrage à jamais célèbre, les titres qui ont enfin rendu à l'homme l'exercice de ses droits.

O Brutus! ô Rousseau! vous fûtes, toi, l'artisan de la liberté de Rome, toi, le précurseur de la Liberté des Français.

Et vous, Marat et Lepeletier, votre sang a coulé aussi pour la Liberté. Vous en fûtes les héros et les martyrs; vous êtes morts pour faire vivre le peuple. Vous donnâtes enfin votre dernier soupir pour vos frères et vos amis: de

votre tombeau, recevez nos larmes, ce sont les tributs de nos cœurs.

Mânes de Marat et de Lepeletier, soyez témoins du triomphe que la Raison vient de remporter sur les préjugés religieux qui nous ont si longtemps fasciné les yeux.

Oui, le peuple français ne reconnaîtra jamais que lui seul pour souverain; il n'aura d'autre divinité que la nature, et d'autre culte que celui de la Liberté, de la Vérité, de l'Egalité et de la Raison.

Le citoyen Giraud, représentant, qui remarquait dans tous les yeux, dans tous les gestes, l'enthousiasme général, annonce qu'il va parler; aussitôt il règne un profond silence: on l'écoute, tous les esprits sont électrisés et cent fois on crie à l'unanimité: Vive la Montagne! Ça va, et vive toujours la raison! Son discours était en ces termes:

Citoyens,

Les honneurs que chaque commune de la République s'empresse de rendre à la mémoire de Lepeletier et de Marat, sont une épreuve non équivoque qu'ils en sont dignes; et leurs bustes placés à côté de ceux de Brutus et de Jean-Jacques, nous disent qu'ils ont marché sur les traces de ces grands hommes.

Brutus poignarda un dictateur; Lepeletier condamna un tyran; Rousseau, aussi grand que la nature, dans ses ouvrages où respire l'air de la liberté et le sentiment de l'humanité s'y peint à chaque page; Marat, par ses écrits philosophiques, ramena l'homme à sa dignité; Marat fut l'ami du peuple.

Lepeletier apporta en naissant une tache originelle, celle d'être né d'une caste privilégiée; mais il l'effaça bientôt par le nombre de ses vertus. Aussi bienfaisant qu'il était opulent, il ne se servit de sa fortune que pour soulager la misère; de ses talents, que pour défendre l'opprimé; de ses perfections, que pour en faire pratiquer l'exemple: sans ambition, il jouissait de la considération de ses égaux, et tous les hommes l'estimaient.

Marat, dans ses écrits, paraissait quelquefois sortir des bornes du juste; mais ceux qui lui ont fait ce reproche étaient bien loin de le connaître. Né avec un caractère pétulant, il voulait que le feu qui l'embrasait dévorât tous les cœurs, et nous devons peut-être à son enthousiasme la hauteur de notre révolution; son génie percevant lui découvrait l'avenir, et lui indiquait le lieu où il devait s'arrêter. Il avait pris naissance dans une république: mais les bornes étroites de son pays ne pouvaient contenir ses grands principes; il chercha à les propager sur un continent plus vaste; il passa en Angleterre. Là, il vit des hommes avares et cruels. Le sordide intérêt conduisit l'esprit de la nation; les ministres, jaloux de leur autorité et de leurs rapines, pour se maintenir en place, agrandissent la puissance de leur maître aux dépens de celle du peuple. C'est en cachant ses chaînes, qu'ils disent au peuple, vous êtes libres. Marat voulut faire disparaître l'illusion, il voulut éclairer les Anglais, qui sentirent que leur pouvoir allait s'évanouir auprès de cette masse de lumières, semèrent sous ses pas les dangers et les persécutions; le peuple même dans son aveuglement, contribua à s'avilir encore.

Marat, indigné, abandonna cette contrée ingrate, et dirigea ses pas vers le sol le plus fortuné de l'Europe : il vint en France, il crut ce pays digne de posséder le trésor de la Liberté; il s'imagina que c'était là le terme de sa mission.

Pendant les premières années, il commença d'abord par étudier les mœurs de ses habitants; il découvrit beaucoup de génie et quelque légèreté; il comprit qu'il ne serait pas difficile de fixer le Français et d'agrandir sa raison. L'entreprise ne l'étonna pas, et l'espoir du succès semblait lui en offrir la certitude. Longtemps avant la révolution, il prépara donc la France à la recevoir; dans ses écrits, par gradation, il découvrait à l'homme son origine, et lui offrant la perspective de son bonheur, il parvint à le conduire au but. L'instant était favorable; l'heure de la Liberté approchait, et Marat sonne l'heure de la Liberté. Ce son effraya le tyran; les aristocrates ambitieux, les prêtres fanatiques; pour la première fois ils pâlirent; le premier vit son trône renversé, les autres leurs pouvoirs anéantis, la superstition détruite. Quels moyens n'employa-t-on pas pour corrompre cette âme incorruptible ! amitié perfide des grands, tu lui offris des places, des trésors. Marat méprisa ton or et tes caresses. Ne pouvant le séduire, tu cherches à l'intimider; trois mille assassins sont à sa poursuite; et c'est Lafayette, qu'il avait eu le courage de dénoncer dans les plus beaux jours de sa gloire, de la crédulité du peuple qui veut que Marat soit la première victime immolée à sa perfidie. Marat, pour se dérober aux poignards des assassins, est réduit à s'enfoncer dans un souterrain. Des amis lui restaient encore; ils alimentaient sa pénible existence, tandis que du fond de son caveau, chaque jour sortait une feuille périodique qui éclairait le peuple. Enfin, le traître Lafayette se démasque, fuit, et Marat reparait; cette apparition consola ses amis; elle fut un astre nouveau pour la République, un coup de foudre contre le despotisme, lorsqu'une main perfide vient l'éteindre pour jamais.

Vous rappellerai-je ses derniers moments ? Il les employa à tendre des secours à son assassin. Cette furie savait que le plus sûr moyen de se faire introduire auprès de Marat, était de l'intéresser par son infortune; elle feignit d'être malheureuse, pour devenir plus criminelle.

Mais par combien d'épreuves a-t-il passé avant de terminer sa carrière. Haï par les méchants, persécuté par le fanatisme, accusé par une faction, il eut à descendre tous les degrés de l'humiliation. Ce défenseur des droits du peuple parut devant un Tribunal impartial; là, l'innocent prit la place du coupable; mais, Marat accusé, fut le dénonciateur de ceux qui l'avaient calomnié. Que ce jour fut beau pour toi, où ton âme paraissant tout entière aux yeux de tes juges, tu revins rayonnant de ta propre gloire, reprendre ta place sur la Montagne, suivi par cinquante mille républicains ! Je semblais partager ton triomphe; tu vins t'asseoir auprès de moi.

C'était du haut de cette Montagne que son génie prenait son essor, et planait sur toute la République; son œil vigilant suivait les traces de la malveillance et les pas de l'infortuné : d'une main il tenait la foudre toujours prête à frapper les tyrans; de l'autre, il distribuait des bienfaits. Tant de surveillance, tant de vertus, auraient dû

le dérober aux fureurs de ses ennemis; mais la vengeance n'écoute point le remords, et le crime est aveugle.

Citoyens, Marat et Lepeletier ne sont plus; mais leur mémoire sera éternelle : la mort n'ensevelit pour toujours, dans le même sépulcre que les dépouilles de l'esclave et du tyran; tandis que ceux qui ont bien servi leur patrie, passeront à l'immortalité.

Les fêtes civiques célébrées à leur réputation, resteront dans le souvenir de nos enfants, et ceux-ci les transmettront à la postérité. Vous avez voulu célébrer la vôtre par un concours réuni de députations des différentes communes de ce district; vous y avez appelé un représentant du peuple : il s'est montré jaloux de répondre à votre invitation; il est au milieu de vous, et partage votre allégresse; il participe encore à votre sensibilité à la vue des blessures de ces deux martyrs de la Liberté; leurs plaies sont autant de bouches éloquentes qui vous instruisent de vos devoirs, et le sang qu'ils ont versé, fertilisant le sol de la Liberté, enfantera des héros.

Citoyens soldats, les ombres sanglantes de Lepeletier et de Marat appellent la vengeance, ne la différez pas; partout des sons guerriers se font entendre; la voix de la patrie appelle ses enfants; elle met votre courage en réquisition, et sa voix parle plus puissamment à vos cœurs que celle de la nature. Parent, ami, voisin, tout est dans la patrie; le berger même oublie son chalumeau, sa houlette se change en pique meurtrière, et l'écho ne répète plus que ce refrain : *Aux armes, Citoyens !* Hâtez vos pas, la course la plus rapide ne pourra encore prévenir vos désirs; craignez d'arriver trop tard pour cueillir des lauriers, joignez-vous à vos frères d'armes, associez-vous à leurs dangers comme à leur gloire; c'est en présence de l'ennemi que la Renommée jettera sur tous un œil attentif; c'est là qu'elle publiera les louanges ou la honte; c'est là qu'elle entassera les feuilles de notre révolution pour en composer son livre éternel. Que votre nom se trouve donc inscrit sur la page qu'on aimera à relire; que son burin y trace vos actions, qu'elles servent de modèle à la postérité.

De nombreux bataillons offrent à l'Europe étonnée les ressources de la Nation; ils s'agitent, ils roulent leur masse énorme; le despotisme en sera écrasé : il ne reste qu'un dernier coup de massue à porter pour exterminer les monstres, et vos bras en seront le levier formidable; conduits par le courage et la vengeance, le coup n'en sera que plus assuré.

Le peuple français est debout contre la tyrannie; il ne se reposera qu'après l'avoir terrassée. Semblable au lion qui a brisé sa chaîne, le charme de la liberté qu'il s'est procurée enflammant sa fureur; il la conserve et finit par dévorer son oppresseur.

Jeunes guerriers, la Liberté présente à vos yeux ses rayons éternels; qu'ils conduisent vos pas; qu'ils percent à travers le nuage de l'erreur : n'imitiez pas ces lâches qui ont trahi leur serment; ils avaient juré de vaincre ou de mourir; ils ont fui, et ils se sont couverts d'infamie. Vous, revenez couverts de gloire : cette noble fierté répandue sur vos traits est déjà l'augure de vos succès.

Tremblez tyrans, le peuple français est debout;

déjà les tambours sonnent la charge, bientôt ils sonneront votre défaite, de jeunes héros s'ébranlent; ils sont en mouvement; vos trônes vont disparaître; vous avez déjà vécu.

Citoyens soldats, songez à votre gloire; songez que votre mission ne sera terminée qu'après que le dernier de vos ennemis ne sera plus: alors, vous reviendrez au sein de vos familles, la renommée vous y aura devancé; elle y aura publié vos actions; elle aura appris que c'est dans les champs semés de dangers que vous avez moissonné les lauriers qui ne se flétrissent jamais. Sexe intéressant, vous serez le prix du courage comme vous êtes le modèle des vertus.

Immédiatement après ce discours, le représentant et le Commissaire national prirent chacun la main de la Liberté, et la conduisirent aux bustes de Marat et de Lepeletier, qu'elle couronna. Après l'avoir remise à sa place, ils donnèrent également la main à la Guerre, qui couronna Brutus et Rousseau; et pendant ce temps, une musique guerrière et une salve d'artillerie se faisaient entendre. Jamais il ne sera possible de peindre les transports de joie que le peuple éprouvait en ce moment; ses mains, son cœur et sa bouche étaient d'accord pour applaudir; ses embrassements annonçaient que rien ne pourrait exprimer son allégresse.

Après ces élans sublimes de sa raison, le cortège reprit sa marche, et alla dans la ci-devant église Notre-Dame, lieu ordinaire des séances de la société populaire; là furent déposés les quatre bustes couronnés.

De nouveaux discours furent prononcés, et des chansons patriotiques furent chantées. On y remarqua surtout une chanson chantée par le citoyen Supersac, administrateur du département de Seine-et-Oise, elle était conçue en ces termes :

Chanson patriotique

Quels accents ! quels transports ! partout la gaité
[brille;]

La France est-elle donc une même famille ?
Aux lieux mêmes où les rois étalaient leur fierté,
on célèbre la Liberté (bis)
Est-ce une illusion ? Suis-je au siècle de Rhée ?
J'entends chanter partout d'une voix assurée :
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
que l'amour des vertus, que l'empire des lois.

Enfants, guerriers, vieillards, épouses, filles,
[mères,]

le riche citoyen, l'habitant des chaumières,
tous jurent, réunis par la fraternité,
de mourir pour la Liberté (bis).

En chassant les Tarquins, Brutus ne vit que
[Rome :]
pour réformer le monde, instruits par ce grand
[homme.]

Nous ne reconnaissons, etc.

O spectacle enchanteur ! au nom de la patrie,
tout s'anime et reprend une nouvelle vie :
le vieillard semble encore, par sa vivacité,
revivre pour la Liberté (bis).

Et l'enfant, oubliant la faiblesse de l'âge,
s'irrite d'être jeune, et chante avec courage :
Nous ne reconnaissons, etc.

Jadis d'un oppresseur l'injuste tyrannie
assouvissait sur tous sa fureur impunie,
Et l'homme vertueux, dans sa captivité,

soupirait pour la Liberté (bis).

Aujourd'hui l'homme juste a brisé ses entraves;
Les Français indignés de s'être vus esclaves,
ne reconnaissent plus, etc.

Peuples, qui géissez sous un joug tyrannique,
venez voir les Français à la fête civique;
comparez vos erreurs à la sécurité
des enfants de la Liberté (bis).

Comparez à vos fers ces guirlandes légères
Que porte en s'embrassant tout un peuple de
[frères;]

Vous ne reconnaîtrez, etc.

Après cette chanson, la citoyenne Vandet, qui avait part active dans la fête, s'exprima en ces termes :

Citoyens, Comme prêtresse de la Liberté, la déesse me charge d'être son organe.

La Liberté ne voit dans les Français devenus républicains que des immortels, des égaux, en un mot, des amis. On se doit d'exemple à ses amis, et on leur doit des conseils : la Déesse veut que sa morale soit chantante, et elle vous assure qu'elle n'envoie personne dans l'enfer.

Voici, Citoyens, ce que la déesse de la Liberté vous adresse :

Air des Bonnes gens

Célébrez la mémoire
de mes zélés défenseurs;
Que toute votre gloire
soit de gagner tous les cœurs;
le feu du patriotisme
est le flambeau de la raison;
éloignez le fanatisme,
vous verrez naître l'union.

Les citoyens :

Eloignons le fanatisme
nous verrons naître l'union.

Déjà votre commune
a signalé son ardeur :
La vérité n'est qu'une,
et va remplacer l'erreur :
Vous pouvez tous la connaître;
car ce précepte est certain :
que le bien ne saurait croître
sans l'amour de son prochain.

Les Citoyens :

Que le bien ne saurait croître
sans l'amour de son prochain.

Jurez, jurez ensemble,
en vous donnant tous la main :
Le cœur seul nous rassemble;
Oui, tout est républicain.
Vos serments étant sincères,
aimez-vous donc à jamais;
soyez un peuple de frères,
ne vous divisez jamais.

Les Citoyens :

Soyons un peuple de frères,
ne nous divisons jamais.

La Liberté, Citoyens, tient son empire de la raison; rendre hommage à la Raison, c'est donc servir la Liberté. Sous l'ancien régime, la raison était esclave; aussi vous lui chantiez: Triste raison, etc. Mais aujourd'hui, on peut lui chanter l'inverse. Je vais commencer par lui rendre l'hommage que mon cœur me dictera.

Douce raison, je suis sous ton empire;
Le petit Dieu n'a point séduit mon cœur:
Te voir, t'aimer, le prouver, te le dire,
sera toujours mon plus parfait bonheur.
[A la citoyenne Brochier, représentant la
déesse Bellone.].

Bellone, reçois l'encens des mortels;
Tu nous peins si bien la divinité!
Va, les républicains ont des autels
pour la valeur, l'amitié, la beauté.

Il était alors trois heures; chacun des membres de la société a pris sous les bras deux des citoyens des communes du district, les emmena dîner chez lui, et ensuite, comme une famille de frères, tous se rendirent dans la ci-devant église Saint-Spire, qui était bien éclairée. Là, le maire de Corbeil commença à danser, et tout le monde l'imita. Au même moment, toutes les rues étaient illuminées, de sorte que la gaieté et la joie étaient répandues partout; et ce ne fut que vers le lendemain matin que le sommeil put succéder aux danses, aux chants d'allégresse, et aux cris de Vive la République! Vive la Montagne! Vive la Raison!

P.c.c., TOURNANT (présid.).

En la séance du 11 frimaire, il a été dit par le Président, que le citoyen Didot lui avait offert d'imprimer gratuitement le procès-verbal de la veille. La société a unanimement accepté cette offre généreuse, et a chargé son président d'en marquer sa reconnaissance au citoyen Didot; en outre, elle a arrêté que ces présentes seraient imprimées à la suite du susdit procès-verbal.

12

La société populaire d'Argenton annonce que le culte de la Raison a été substitué chez elle à la plus intolérante de toutes les sectes; elle annonce qu'elle a célébré avec une gravité imposante et le deuil de la douleur, les obsèques du maire de cette commune, qui, depuis quatre ans, s'est voué tout entier à la Révolution; que cette cérémonie a été soigneusement écartée de tout ce qui pouvoit retracer la superstition.

Mention honorable, insertion au bulletin (1).

[Argenton (Indre), s.d.] (2)

« Représentants,

Après la liberté, vous considérez la destruction du fanatisme comme un des plus grands bienfaits de notre révolution, rien n'assujettissoit les hommes comme les opinions d'une secte qui damnoit toutes les autres et prêchoit non seule-

ment une obéissance sans bornes aux tyrans, mais encore l'anéantissement de la raison et de la pensée. Nous avons cru qu'il n'étoit pas indigne de vous de vous annoncer que cette religion intolérante n'a plus d'autel dans notre commune, que la seule église qui nous restoit a été convertie en temple de la Raison; que, sans secousse tous nos concitoyens ont vu avec plaisir ce changement et se réunissent à chaque décade pour exercer un culte plus digne d'eux, le dix de ce mois surtout fut marqué par une fête à laquelle la masse entière assiste, c'étoit l'inauguration du buste de l'ami du peuple que nous avons placé avec celui du martyr Le Peletier à côté de la statue de la Liberté pour la cause de laquelle, ils ont versé leur sang.

A la place de l'ancien maître autel, nous avons fait élever une montagne au sommet de laquelle sont assises la raison et la vertu accompagnées des emblèmes de la République dont elles dirigent le gouvernement.

Une fête civique, mais bien triste pour nous et nos concitoyens succéda peu de jours après. Les autorités constituées, la Société et tout le peuple transportèrent au champ du repos les restes de notre maire qui pendant quatre années entières n'a cessé de veiller jour et nuit, de travailler au bonheur de ses concitoyens, cette triste cérémonie se fit sans prêtres avec décence et majesté, le peuple manifesta sa satisfaction de ce que dans ces obsèques rien ne retraçoit les cérémonies ridicules dont les prêtres chargeoient ces événements, nous nous applaudissons de ce qu'il a placé son respect religieux dans des objets plus conformes à la sagesse de l'homme et malgré qu'il éprouve depuis longtemps une grande pénurie de subsistances, comme vous il bénit la Convention nationale; il est bien convaincu qu'elle fera le bonheur de la France, et il est inaccessible à tous les traits des aristocrates, des fanatiques et autres artisans de l'injustice et du mensonge. S. et F. ».

PÉPIN (ex-présid.), DODU (secrét.).

13

L'agent national du district de Mantes annonce l'envoi d'une caisse renfermant 313 marcs 4 onces 5 gros d'argenterie, provenant des ci-devant églises, dont 132 marcs 3 onces un demi-gros de vermeil.

Mention honorable, insertion au bulletin, renvoi à l'administration des domaines nationaux (1).

L'agent national du district de Mantes annonce qu'il partira demain 29 pluviôse, pour la monnoie de Paris, une caisse renfermant 313 marcs 4 onces 5 gros d'argenterie, provenant des ci-devant églises de ce district; savoir 132 marcs 3 onces un demi gros de vermeil, et 181 marcs une once 4 gros et demi d'argent, qui, joints à 1558 déjà envoyés par cette administration, font un total de 1871 marcs 4 onces 5 gros; plus, 7 marcs 3 onces 5 gros et demi de galons fins.

L'agent national observe que plusieurs com-

(1) P.V., XXXI, 349. Bⁱⁿ, 30 pluv. (suppl¹); J. Fr., n° 513; J. Sablier, n° 1149; C. univ., 2 vent.

(2) C 292, pl. 942, p. 19.

(1) P.V., XXXI, 349. Bⁱⁿ, 30 pluv.